

LES JUNGLES DU GANGE

La Tour de Saughoor attaquée par les tigres

L'*Erymanthe*, magnifique steamer des Messageries nationales, commandant Jéhénne, se préparait à quitter Calcutta pour accomplir son voyage mensuel à Ceylan, cette île admirable que nul voyageur n'a pu voir sans enthousiasme, — Theo Tennasseriva, — la terre des délices, comme l'appellent les Birmans.

Déjà la cloche du bord avait retenti, sous la main du timonier de service, lorsque le *Divgay* qui nous amenait de Chandernagoor vint se ranger à tribord, le long de l'échelle du navire... Il était temps ! à peine avions-nous gagné la coupée, avec nos serviteurs indigènes, que le signal du départ était donné : "avant partout", l'hélice se mit à crépiter sous la quille et le paquebot, abandonnant son cantonnement de Garden-Reâche, commença à descendre majestueusement l'Hougly, la branche la plus importante du fleuve sacré des Indous.

Nous allions à Ceylan, mon compagnon de voyages, M. Lafarge, conseiller à la cour de Bourbon, et moi, pour répondre à une invitation de notre ami commun le colonel James Evans qui avait commandé le camp de Chinchurah, à la frontière du pays français, et venait d'être nommé *super-intendant* du Giraoué, importante station de chasse et de dressage, pour les éléphants que les Anglais emploient au service de leur artillerie de campagne. Nous étions curieux d'assister aux manœuvres de ces admirables et intelligents animaux, ainsi qu'à la grande chasse annuelle destinée à la remonte des différents corps d'armée de l'Inde, qui devait avoir lieu bientôt sous la direction du colonel.

La navigation du Gange est fort dangereuse, en raison des énormes bancs de sables que la force du courant déplace sans cesse et souvent d'heure à heure, aussi ce fleuve est-il constamment sillonné par des pilotes qui sondent, relèvent les changements de fonds, et en avertissent par des signaux conventionnels, ceux de leurs collègues qui dirigent les navires.

Chaque bateau, steamer ou voilier qui monte à Calcutta ou en descend est tenu d'avoir un pilote à bord, sans cela, en cas d'accident, ses armateurs ne pourraient réclamer la prime d'assurance.

Les *Messageries nationales* en ont un à leur service, qui fait partie de l'état-major, et ne quitte pas plus le paquebot que les officiers.

A part cela, le parcours du fleuve n'offre rien de remarquable, le paysage qui l'environne est même d'une désespérante monotonie en raison du peu d'élévation des rives, couvertes à peine de vue de rivières, d'un vert uniforme ; çà et là des tours carrées, sans rez-de-chaussée, dans lesquelles on entre par une échelle que l'on retire à soi, élèvent leur silhouette sinistre, dans le calme azur du ciel, et viennent vous rappeler combien sont nombreux encore les navires qui se perdent en rivière, car elles n'ont d'autre but que de servir d'asile contre les fauves aux malheureux naufragés, ainsi que de les empêcher de mourir de faim.

Dans ce but, des provisions de bouche, renouvelées tous les mois par de petits vapeurs chargés

spécialement de visiter ces tours, y sont déposées, pour ceux qui sont obligés de chercher un refuge dans cet abri. Une inscription en quatre langues, anglais, français, allemand et indoustan, engage ces derniers à ménager les vivres, afin de ne pas mourir de faim avant le retour du petit steambot qui viendra les délivrer. Il leur est expressément recommandé également, de retirer l'échelle qui a servi à leur ascension, et de ne pas quitter le refuge avant l'arrivée des secours, sous peine de se faire manger par les tigres, qui foisonnent dans ces parages. Un peu au-dessous de Calcutta, en effet, les rivières cessent, et alors commencent les marécages et les jungles sans fin, qui garnissent le delta du Gange sur plusieurs centaines de lieues d'étendue. Impossible de gagner les lieux habités par la voie de terre : on ne ferait pas cinq cent mètres sans être dévoré par le grand tigre du Bengale, ou enlisé dans les marais tremblants.

Au début, ces tours étaient habitées par des gardiens, mais on dut renoncer à cette mesure : ces gens, vivant constamment au milieu du danger,

lieutenant et deux marins chargés de porter les provisions de bouche. Au coucher du soleil, personne n'était rentré.

Le second lieutenant resta debout jusqu'au lendemain, braquant sa jumelle de nuit sur la terre qui n'était pas à deux portées de fusil, écoutant avec un serrement de cœur indicible les vagues bruits de la jungle, ponctués de temps à autre par les rugissements des fauves.

Au lever du jour, n'y tenant plus, il se rendit à terre avec cinq matelots armés jusqu'aux dents, et une demi-heure après, les gens du bord entendirent une vive fusillade, qui dura seulement l'espace de quelques secondes... puis ce fut tout : le silence se fit, le silence terrifiant du désert de Saughoor, qui ne rend jamais sa proie.

On écrirait des volumes avec les récits du pilote des Messageries, M. Daly, qui faisait la navigation du Gange depuis vingt-cinq ans ; lui-même avait été plusieurs fois un des acteurs de ces terribles drames.

Voici une de ces aventures, dans laquelle il faillit périr d'une mort affreuse et ignorée. Ce sont les jeunes pilotes qui commandent les petits steamers, destinés à l'approvisionnement des tours de refuge et au sauvetage des naufragés. Ce service est très dur, et M. Daly en avait été chargé comme tous ses collègues au début de sa carrière. Le personnel du bord se compose d'un *master* ou capitaine, de son second, et de trois matelots dont un mécanicien, un chauffeur et un cuisinier.

Un jour M. Daly arriva pour visiter la tour de Djawah. Il descend à terre avec deux marins chargés de provisions et s'avance vers le refuge, situé à une quarantaine de mètres de la rive, par un étroit sentier taillé à la hache dans les lianes et les palétuviers, de chaque côté les fourrés impénétrables de la jungle. Déjà la petite troupe est arrivée près de l'échelle, lorsqu'un cri sinistre retentit du steamer : "Garde à vous ! voici les tigres".

Et au même instant le petit navire s'éloignait de la rive pour se mettre hors de portée des féroces animaux.

Cet avertissement n'avait pas frappé ses oreilles, que Daly perçut en même temps le bruit des branchages et des arbustes qui pliaient sous les bonds des terribles visiteurs.

"Jetez votre charge, et grimpez vite dans la tour," dit-il rapidement à ses hommes, sans perdre son sang-froid.

Ces derniers ne se firent pas prier et le pilote s'élança derrière eux, mais malgré la

promptitude de leur ascension deux énormes tigres du Bengale, le mâle et la femelle sans doute, arrivaient au pied de la tour, avant que le *master* ait eu le temps de gagner l'intérieur.

D'un bond prodigieux le mâle atteignit presque le milieu de l'échelle, à laquelle il se cramponna de ses griffes puissantes, suivi immédiatement par sa compagne.

Devant l'imminence du péril, Daly ne perdit point la tête ; comprenant qu'il était perdu, s'il essayait de lutter de vitesse avec ses terribles adversaires, il passa le bras gauche autour d'un des échelons, pour assurer sa position, et, de la main droite armée d'un revolver de combat, il fit feu par deux fois, à bout portant, sur la tête du tigre, qui, lâchant prise, roula au bas de l'échelle, entraînant sa femelle avec lui.

Ils n'étaient pas à terre qu'ils se relevaient et re-



Daly fit feu sur la tête du tigre. — Voir page 349, col. 3.

s'y habituaient peu à peu, et finissaient toujours par commettre quelque imprudence qui les faisait dévorer ; à chaque voyage d'inspection, il en manquait ordinairement deux ou trois à l'appel.

La tour de Saughoor fut en particulier le théâtre d'un horrible carnage : une famille de onze personnes, le gardien, sa femme, son beau-frère, sa sœur, six enfants et un serviteur devinrent la proie des tigres en une nuit. Ils avaient simplement négligé de retirer l'échelle. Une seule négligence, et les fauves ne les avaient pas manqués.

Quelque temps après, un capitaine norvégien, qui avait jeté l'ancre au vent de Saughoor, étant obligé d'attendre son pilote jusqu'au lendemain, en raison du nombre de navires arrivés avant lui à l'embouchure de l'Hougly, se laisse tenter par le désir de faire une partie de chasse ; il fait mettre sa balcinère à l'ancre, et part avec son premier